

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

— Tu verras combien je te rendrai heureuse. Dieu m'a ressuscitée pour la joie de ta vie... Tu n'es pas vieille, va ! le chagrin t'a changée, voilà tout... Mais le bonheur te rendra belle. Tu ne sais pas, je crois reconnaître tes yeux, je te retrouve dans le regard, comme tu m'as attirée par ton chant de Tzigane. Je suis chrétienne : outre le nom de Néra, on me donne encore celui de Marie ; mais, vois-tu, quelque chose de notre race m'est resté. Je m'attifais toujours autrement que les autres... C'étaient des guirlandes dans mes cheveux, des écharpes rouges autour de ma taille. On en riait, on disait : Oh ! la petite bohème ! Et je m'en réjouissais au fond du cœur... Il me semblait que ce lien me rattachait à ma mère, à toi ! toi ! qui m'as tant pleurée...

— Tu ne m'as donc jamais maudite ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Ne t'avais-je pas abandonnée ?

— Hélas ! tu me croyais morte. Jansôme et Sabretache le pensaient comme toi !

— Tu es une chère et adorable créature !

Néra tendit la main à Mathia :

— Le jour baisse, dit elle, rentrons. Il me tarde de te conduire vers Catherine, de lui dire : Dieu est bon de me rendre ma véritable mère, mais je n'oublierai point que vous m'avez élevée, aimée, et je resterai votre enfant d'adoption.

— Oui, partons ! répéta la Tzigane.

Elle s'arrêta pourtant et dit à sa fille, en jetant un regard sur ses haillons :

— J'ai honte de ces misérables guenilles, maintenant ; qu'est-ce que cela me faisait, jadis, d'errer en mendiant le long des grandes routes... mais j'ai pour ma fille souci de ma dignité !

— Demain tu seras belle, dit Néra ; la nuit vient et tu n'es connue de personne. Nous allons descendre par le chemin du Tillet, bien souvent désert. Viens.

La bohémienne posa la main sur l'épaule ronde de Néra.

Toutes deux marchaient lentement, s'arrêtant pour se regarder, et la nuit était complètement descendue, quand elle entrèrent ensemble dans la maison de Catherine.

Celle-ci rangeait le travail avec l'aide de Mélisse. En apercevant celle qu'elle prit tout d'abord pour une très vieille femme, elle crut que Néra ayant trouvé une mendiante affamée, l'amenait partager le repas du soir. Et son regard empreint de bonté se reposa sur la nouvelle venue.

Mathia demeura debout près de la porte, n'osant avancer, regardant avec anxiété et curiosité la femme qui avait servi de mère à sa fille.

Quel contraste formaient en ce moment-là la veuve du garde et la Tzigane ! L'une, en dépit de son deuil et d'un incessant labeur, conservait sur le visage un air de jeunesse sereine. Sa physionomie était douce, attirante, les douleurs du passé se lisaient encore dans l'attendrissement des paupières et le pli des lèvres ; mais, le calme du devoir accompli, les contentements d'une maternité heureuse, rayonnaient sur son visage.

L'intérieur de la maison gardait lui-même un reflet de bonheur paisible. Une propreté minutieuse, des meubles soignés, quelques fleurs dans des vases de grès, tout contribuait à reposer le regard de celui qui entrait. Marie s'occupait de Nichette, et quand Mélisse quitta Catherine la bohémienne se rangea avec un respect affectueux pour laisser passer la veuve.

Néra se jeta dans les bras de Catherine.

— Oh ! je t'en prie, lui dit-elle, embrasse-moi bien fort, puis, laisse-moi te répéter que toujours je t'aimerai et que ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie.

— Pourquoi me dis-tu cela maintenant ? demanda Catherine.

— Tu le sauras tout à l'heure, répondit la jeune fille.

— Tu ferais peut-être bien de t'occuper de cette pauvre femme ; il me semble que tu l'oublies après l'avoir amenée.

— Non ! non ! mais j'avais besoin devant elle et ici de te remercier. Et, maintenant, permets-lui de s'asseoir au foyer, tout à l'heure je te dirai qui elle est.

Catherine s'occupait déjà du souper.

La bohémienne, silencieuse, ne voyait que sa fille, allant et venant dans la maison avec de jolis mouvements. De son lit, Claudine rani-

mée gardait les yeux fixés sur la Tzigane. Nichette, tenant son chien par l'oreille, s'approchait à petits pas, curieuse, un peu craintive.

La porte s'ouvrit avec fracas. François et Julien rentraient. Georges, que le maître d'école avait gardé plus longtemps, Georges, le regard rayonnant, vint se jeter dans les bras de sa mère dont l'étreinte dura longtemps.

Louise et Marie dressèrent la table, à laquelle un couvert fut ajouté pour l'étrangère.

La bohémienne amenée par Néra fut accueillie avec une grâce hospitalière ; elle ne mangea guère, étouffée qu'elle était par l'émotion, et plus d'une fois Néra porta la main à ses yeux pour essuyer une larme : on parla peu ; la gravité de la Tzigane, le trouble de Néra arrêtaient les confidences.

Catherine pressentait vaguement que quelque chose allait changer dans sa vie. Les caresses de Néra, les quelques mots dits par elle en rentrant, la troublaient.

Le souper terminé, et quand les jeunes filles eurent lavé et remis en place la vaisselle, Néra prit place entre sa mère et Catherine, et s'adressant à celle-ci :

— Tantôt, dit-elle, je suis allée à l'endroit où l'on me trouva jadis, et, sous le hangard à moitié détruit, j'ai trouvé cette femme qui pleurait... Sais-tu ce qu'elle cherchait ? la place où, malgré elle, il lui fallut autrefois laisser sa petite fille qu'elle croyait morte...

— Sa petite fille qu'elle croyait morte ?... répéta Catherine.

— Oui, il y a douze ans... Et l'enfant trouvée raidie et pâle, c'était moi, et la mère qui redemandait sa fille, c'était elle.

— Elle ! fit Catherine, mais alors...

— Tu comprends, oui, tu comprends... Elle ne m'avait pas oubliée ; avant de mourir, elle voulait savoir si l'on m'avait enterrée là, si elle y trouverait ma trace... Oh ! elle a bien dit mon nom de Néra ; elle a parlé du bouquet dont elle m'avait fait un linceul... C'est ma mère, vois-tu, ma mère pauvre, misérable, qui m'a mise au monde dans quelque forêt, m'a portée sur son dos pendant ma petite enfance... Je t'aimerai toujours, mais je lui dois une part de mon cœur, et je la lui donne...

— Ta mère ! répéta Catherine d'une voix douloureuse. Tu as raison si ton sang est le sien, si tu sens ton cœur battre, si elle t'a fourni des preuves des liens qui vous attachent l'une l'autre, aime-la toujours, ma Néra, c'est ton devoir.

La bohémienne se laissa glisser sur les genoux.

— Comment vous remercier, dit-elle, de me la rendre si belle, si bonne, si parfaite ? Vous l'avez sauvée, ma vie est à vous, cette vie si misérable hier, et qu'aujourd'hui je trouve si belle.

— Ne me remerciez pas, dit Catherine d'une voix presque dure. Vous appartenez à une race que je hais et que je redoute. Tandis que j'arrachais votre fille à la mort, un des vôtres me volait mon fils. Ce n'est point par générosité, par vertu, que j'ai gardé Néra. Non, non, j'attachais à cette enfant une sorte de croyance superstitieuse, et je n'aimais Néra qu'à travers mon enfant perdu, mon bien-aimé Claudin.

— Claudin ! répéta la Tzigane, vous avez dit Claudin ?...

— Un bel enfant de quatre ans, qui me fut enlevé dans la forêt, là-haut, pendant qu'il ramassait du bois avec Georges.

— Claudin !... le jour même de la trouvaille de Néra, il disparut.

— C'est en battant le pays pour trouver l'assassin de mon pauvre Jean que les gendarmes découvrirent Néra dans le bois.

— Le même jour... fit la bohémienne qui parut rassembler ses idées, nous campions à l'endroit où avait eu lieu la coupe de bois... Ce fut Germas qui apporta l'enfant.

— Vous faisiez partie de cette bande, vous ! vous ! s'écria Catherine.

La femme du garde-chasse s'était levée, ses yeux flamboyaient ; elle venait de saisir la main de la Tzigane et la secouait avec violence. Georges s'était rapproché et murmurait d'une voix sourde :

— Claudin ! mon Claudin !

La bohémienne soutint le regard irrité de Catherine et sans témoigner ni colère, ni surprise, elle répondit :

— Raski, le chef de la tribu était mon mari, et votre fils existe.

— Il existe ! Dieu du ciel ! Vous ne mentez pas ?

— Je le jure par Néra que vous m'avez rendue !

— Vivant ! il est vivant ! Oh ! que j'avais raison en disant que les soins donnés à votre fille protégeraient l'enfant volé !

Elle s'arrêta, l'expression de joie qui éclatait sur son visage s'éteignit subitement et, retournant sur son siège, elle cacha son front dans ses mains.

— Hélas ! fit-elle, qu'est-il devenu au milieu de gens vivant de maraude, enseignant le vol et le crime à ceux qu'ils enlèvent à leur famille ? Peut-être vaudrait-il mieux pour moi pleurer mon Claudin mort que de le retrouver coupable !... A quelle école l'avez-vous élevé, hélas !

Les grands yeux noirs de la Tzigane se fixèrent, ardents, sur le visage de Catherine.